

1

Malaisie, décembre 1941

Malgré l'isolement de la plantation d'hévéas et la rusticité du bungalow en bois qui, coiffé d'un toit de tôle, se cramponnait sur ses pilotis au flanc de la colline, d'où il dominait le sommet des arbres, les membres de la famille Fuller mettaient un point d'honneur à se bien vêtir pour le dîner – y compris lorsqu'il arrivait qu'on mangeât seul.

Ce soir-là, ils accueillaient un invité. Un invité très spécial, pour lequel Sarah Fuller, âgée de dix-neuf ans, avait tout particulièrement soigné sa mise, troquant son chemisier en coton, sa jupe et les chaussures confortables que Philip Tarrant lui voyait aux pieds chaque jour dans le bureau de son père, contre une robe en shantung de soie crème, qui mettait en valeur sa silhouette mince, un collier de perles, ainsi qu'une fleur de frangipanier piquée dans ses cheveux blonds lavés de frais.

Du haut de ses trente-quatre ans, Philip se révélait très élégant dans sa chemise blanche rehaussée d'un smoking. Chaque fois que les regards des deux jeunes gens se croisaient au-dessus des chandelles disposées sur la table, ils jouissaient, l'espace d'un instant, d'un silence complice qui rosissait les joues de Sarah, dans la touffeur humide de la nuit tropicale.

Grand, d'une ténébreuse beauté, Philip était le fils d'un riche propriétaire d'hévéas. Ayant quitté la Malaisie durant

sa prime enfance, il ne l'avait regagnée que dix-huit mois plus tôt, pour s'installer dans la superbe demeure coloniale blanche de ses parents, dissimulée parmi les arbres, un peu plus haut sur la colline. Il avait repris les rênes de la plantation, succédant à son père qui, veuf et malade, avait emménagé dans les Cameron Highlands, où il faisait moins chaud.

Dans l'ensemble de la péninsule malaise, les matrones aux dents longues, désireuses de permettre à leurs filles de conclure un beau mariage, s'accordaient à dire que le garçon était un excellent parti, mais ce dernier n'avait d'yeux que pour Sarah, qui tenait ce phénomène pour un véritable miracle.

Après tout, elle n'était que la fille du directeur de la plantation, une simple secrétaire qui, au contraire de la plupart de ses consœurs, n'avait jamais quitté la Malaisie, M. Fuller désapprouvant les pensionnats anglais et les séparations trop longues. Au sein de ce qu'on pouvait qualifier de haute société parmi les expatriés blancs installés en Malaisie, on la considérait d'ailleurs avec une certaine réserve, réserve qui s'était affermie depuis que Philip avait commencé à lui témoigner de l'intérêt.

Sarah détourna le regard pour tenter de se concentrer sur les mets exquis que Wa Ling, leur cuisinière chinoise, avait passé presque toute la journée à préparer. La jeune fille, qui avait conscience de la règle d'airain prévalant, en matière de classes sociales, dans cet avant-poste colonial, n'ignorait pas que, si sa relation avec Philip venait à capoter, il en serait plus d'un, parmi ceux qui prédisaient en ricanant l'échec de cette union de la carpe et du lapin, pour bomber le torse avec satisfaction.

Mais, pour l'heure, elle se réjouissait de cet amour qu'elle voyait scintiller au fond de ses yeux chaque fois qu'il les posait sur elle. Le son de sa voix l'enchantait, et elle se délectait de travailler à ses côtés dans les bureaux de la propriété, lorsqu'ils se penchaient tous deux sur des cartes de l'immense plantation ou discutaient contrats de transport, capacité des entrepôts, le tout en bonne intelligence avec le père de Sarah, qui, pendant de nombreuses années, avait assuré presque seul la direction de l'entreprise.

Elle mit momentanément de côté ces douces pensées, pour tendre l'oreille vers les conversations. Sybil, sa mère, se montrait moins enjouée que d'habitude et, bien qu'elle dissimulât de son mieux sa grossesse sous une volumineuse robe en mousseline de soie, sa fille savait que la chaleur l'accablait chaque jour un peu plus à mesure que se rapprochait la date prévue de l'accouchement. Sybil Fuller, néanmoins, n'était pas femme à se laisser abattre pour si peu : elle n'avait rien perdu de sa splendeur ni de sa sérénité, et sa chevelure claire, de même que ses traits délicats, se trouvaient ennoblis par la lueur des chandelles, cependant qu'elle gardait un œil vigilant sur Jane, sa fille cadette.

Sarah, comme toujours lorsqu'elle observait sa sœur, sentit le chagrin la poigner. À dix-sept ans, Jane était une jeune fille ravissante... à condition qu'elle ne fût pas en train de traverser l'un de ses étranges épisodes. Ceux qui n'étaient pas dans la confiance peinaient parfois à comprendre que Jane était différente des autres adolescentes de son âge, mais depuis la chute de cheval dont elle avait été victime quatre ans plus tôt, le médecin avait exposé à sa famille que, sur le plan mental, elle demeurerait à jamais une enfant de douze ans. Toutefois, on entrapercevait, ici ou là, la jeune femme qu'elle aurait pu devenir, par exemple dans son aptitude à résoudre des problèmes mathématiques auxquels Sarah, pour sa part, ne comprenait rien. Dans cet exceptionnel talent, sa sœur et leurs parents plaçaient tout leur espoir de la voir un jour, en dépit des pronostics, s'épanouir pour de bon. L'accident de Jane avait jeté une ombre sur l'ensemble de la famille, mais, à force d'amour et de détermination, les Fuller avaient veillé à ce qu'elle poursuivît ses études et continuât de compter au sein de leurs vies trépidantes – et peu leur importait ce que les moins charitables des colons pouvaient dire.

Sarah constata que Philip écoutait d'une oreille très attentive sa cadette en train de lui raconter de quelle manière elle était parvenue, après plusieurs jours de perplexité, à résoudre un casse-tête mathématique. La jeune femme se tourna vers son père.

Jock Fuller, vêtu d'un smoking assorti d'un nœud papillon, en imposait beaucoup – en réalité, il préférait, de loin, à cette tenue d'apparat, sa chemise aux tons passés, son ample short ou ses vieux jodhpurs, ainsi que son chapeau cabossé, taché de sueur, dont il rabattait le bord sur son visage lorsque, déambulant au milieu des arbres, il s'assurait, à intervalles réguliers, que les coolies et les saigneurs d'hévéa effectuaient correctement leur travail.

Jock était un homme trapu, large d'épaules, à l'épaisse chevelure virant peu à peu à l'argenté, exhibant une superbe moustache en guidon de vélo sous laquelle disparaissait presque sa bouche large et joliment dessinée. Âgé de quarante-cinq ans, il possédait un regard d'un bleu étincelant qui, lorsqu'il était mécontent ou rageur, prenait la couleur de l'acier. Son visage, hâlé par les longues heures passées au soleil, donnait à voir cependant une mince bande de peau plus pâle, à la naissance du front, due au chapeau qu'il n'ôtait pour ainsi dire jamais. Il porta à ses lèvres un verre en cristal, dont la délicatesse conférait à la grosse patte qui s'était refermée sur lui une rudesse incongrue – sa chevalière en or brillait à la lueur vacillante des chandelles. Sarah, elle, savait combien cette main recelait de douceur sous ses aspects bourrus, et que sous le masque rustaud, son père cachait un cœur d'or.

Sans plus se soucier des discussions qui allaient leur train sans elle, la jeune femme contempla avec plaisir la vaste pièce carrée qu'elle connaissait depuis toujours. La longue table trônait en son milieu, autour de laquelle on pouvait tenir à vingt, une fois déployée la totalité des rallonges. Les murs panneautés de bois demeuraient nus, à l'exception, dans un cadre, d'un grand portrait photographique du roi et de la reine, mis en valeur au-dessus d'un meuble en teck, encaustiqué avec soin, contenant le cristal et l'argenterie de famille. Deux énormes vases chinois montaient la garde de part et d'autre de la porte menant au salon – une fougère en pot, non loin, dissimulait une vilaine tache d'humidité dont personne n'avait réussi jusqu'alors à se débarrasser. L'humidité, la moisissure... Tels étaient les principaux ennemis de

l'homme au sein de ce paradis tropical. Nul n'échappait à leur emprise.

De longs voilages blancs effleuraient le parquet de chaque côté d'une porte-fenêtre, largement ouverte afin d'accueillir la moindre brise susceptible de traverser la véranda depuis la forêt proche. Les flammes des chandelles, palpitant dans le menu courant d'air produit par les ventilateurs de plafond, jetaient des feux sur les verres en cristal et les couverts en argent, que de discrets domestiques avaient disposés sur la nappe d'un blanc de neige. De petits bols contenant des fleurs colorées occupaient le centre de la table. La vaisselle en porcelaine, aux motifs raffinés, s'ornait de liserés d'or.

C'était dans des moments comme celui-là que Sarah éprouvait un profond sentiment de plénitude. Elle adorait cette maison, les gens autour d'elle, les parfums et les sons de ce pays qu'elle considérerait à jamais comme le sien. Le monde qui s'étendait au-delà de la péninsule malaise ne l'attirait nullement. C'était ici que battait son cœur et, à l'instar de son père, elle n'avait aucune intention de quitter un jour ces lieux.

Elle but une gorgée de vin, cependant qu'on débarrassait les assiettes sales pour les remplacer par des coupelles de cristal où des lychees flottaient dans un mélange de sirop léger et de glace. Elle sourit à sa cadette, qui commençait à gigoter auprès d'elle.

— Attends que tout le monde soit servi, Jane, murmura-t-elle.

Jane s'affaissa sur sa chaise en grimaçant.

— C'est pas marrant de manger en même temps que les grandes personnes, maugréa-t-elle. J'aime mieux manger avec Amah.

Sarah lui décocha un large sourire en tirant tendrement sur la longue natte que sa jeune sœur portait sur l'épaule :

— Ça ne m'étonne pas. Avec Amah, tu es pourrie gâtée. Mais tu es une grande fille, maintenant. Il est important que tu apprennes à bien te comporter lors des dîners.

Jane exhala un lourd soupir, avant de jeter un coup d'œil en direction de leur mère, qui venait de plonger sa cuiller

dans sa coupelle. L'adolescente s'empressa de l'imiter. Déjà, dans sa précipitation à dévorer son dessert, elle laissait couler, le long de son menton, de la glace fondue qui menaçait de tacher bientôt sa jolie robe blanche.

Sarah lui tendit une serviette, afin qu'elle s'essuyât. Jane, en échange, lui coula un regard espiègle, comme si elle savait pertinemment qu'elle se conduisait mal, avec la certitude néanmoins de s'en tirer sans accroc.

Cette fois, le dîner était fini. Pendant que les domestiques desservaient la table en silence, Jane se volatilisa, en quête d'Amah. Les autres se rendirent au salon d'un pas nonchalant. Sous les tropiques, personne ne se hâtait, en particulier au moment de la mousson, lorsque les températures grimpaient en même temps que le taux d'humidité, et que jamais les pluies n'atténuaient la chaleur suffocante.

Dans le salon des portes vitrées donnaient sur la véranda située à l'arrière de la demeure – de là, on pouvait contempler les collines boisées grâce auxquelles cette partie du logement restait plongée en permanence dans une ombre bienfaisante et vert foncé. La pièce était meublée de profonds fauteuils en rotin garnis de coussins, de tables en teck, de vitrines présentant des bibelots délicats... Une collection de lances indigènes occupait l'un des murs, et des sculptures malaises, admirablement réalisées, côtoyaient de-ci de-là des fougères en pot. Jock avait punaisé sur un autre mur un planisphère, sous lequel était une longue table étroite croulant sous plusieurs piles de documents, des magazines et des livres rongés par la moisissure. Un sapin de Noël occupait un coin du salon, orné de guirlandes et de boules brillantes – un vieil ange décati fixait tristement l'assemblée depuis la plus haute branche. Il ne se trouvait aucun cadeau sous le sapin, car le mois de décembre venait à peine de commencer.

Lorsque les domestiques servirent le café, remettant à chacun une tasse dans sa soucoupe, Sarah espéra brièvement que Philip et elle parviendraient à s'éclipser sur la véranda pour y jouir de quelques instants d'intimité. Jock, hélas, qui s'était carré dans son fauteuil préféré, à côté du poste de

radio, fit signe au jeune homme de s'installer près de lui, afin qu'ils pussent parler ensemble de la guerre en Europe, autour d'un verre de brandy et d'un cigare.

Philip lui adressa un regard contrit, mais il n'était rien qu'il pût faire. Le père de Sarah, ravi d'avoir pour lui seul toute l'attention du garçon, ne tarda pas à s'échauffer, parlant bientôt à flots continus, exposant à son interlocuteur la manière dont il faudrait s'y prendre pour arrêter Hitler. Il semblait résolu à accaparer le jeune homme pour le reste de la soirée.

Sarah buvait son café, à chaque seconde plus déçue. Son père était intarissable. Combien de fois, déjà, l'avait-elle entendu proférer ses grandes théories?... Il allait ensuite allumer la radio pour écouter les informations diffusées par le BBC World Service, après quoi il discuterait par le menu, jusque tard dans la nuit, de ce qu'il viendrait d'entendre.

Sybil Fuller, qui partageait à l'évidence l'opinion de sa fille, poussa un soupir excédé en reposant sa tasse avec bruit sur une table basse.

— Franchement, Jock... Nous ferions mieux de changer de sujet. Ce dont tu parles ne convient pas à une fin de soirée, et tous ces discours sur la guerre me font du mal. Et ils font du mal au bébé.

Son époux la considéra de sous ses sourcils sombres, avec un mélange d'impatience et d'affection :

— Que cela vous fasse du mal à tous les deux ou pas, ma chère, il est de notre devoir de nous tenir au courant de ce qui se passe dans notre mère patrie.

Sarah eut un sourire. Son père avait beau qualifier systématiquement l'Angleterre de «mère patrie», jamais il n'y avait posé le pied, car il était né en Écosse et sa mère avait embarqué pour la Malaisie, afin d'y rejoindre son mari, alors que Jock n'était encore qu'un bébé. Il vouait une véritable passion à la Malaisie, ainsi qu'aux hévéas. Tous deux représentaient sa vie même. Eût-il dû se rendre en Angleterre, il n'y eût pas survécu davantage que les oiseaux exotiques peuplant la jungle alentour si l'on s'avisait de les déraciner.

Sybil eut un geste vague dans sa direction :

— Hitler a déjà fait main basse sur une bonne partie de l'Europe. Qu'est-ce qui pourrait l'empêcher de se servir des Japonais pour...?

— Nous nous trouvons ici dans une position privilégiée, l'interrompit son époux en se calant plus confortablement contre les coussins de son fauteuil.

Il étendit ses longues jambes, tira sur son cigare.

— Les Japonais ont beau avoir signé le pacte tripartite en 1940 avec l'Allemagne et l'Italie, le conflit reste pour le moment cantonné à l'Europe. Et je crois que cela ne changera pas.

— Dans ce cas, peux-tu m'expliquer la raison pour laquelle nous construisons des abris anti-aériens un peu partout?

— Simple mesure de précaution, rétorqua l'homme avec dédain. Pour couper court aux rumeurs alarmistes. Jamais les Japonais ne s'aviseront de bombarder la Malaisie. Leur base aérienne la plus proche se situe à près de mille kilomètres d'ici, en Indochine. Ils ne possèdent pas d'appareils à long rayon d'action. Et s'ils osent attaquer par la mer, notre système de radars, hautement sophistiqué, les repérera immédiatement. Les batteries disposées sur nos côtes les accueilleront comme ils le méritent. Par ailleurs, la jungle impénétrable et les mangroves nous préservent de toute invasion terrestre et, quoi qu'il en soit, si le pire devait advenir quand même, les forces britanniques nous défendraient jusqu'au bout. Singapour et la Malaisie constituent des forteresses imprenables, conçues pour protéger les possessions britanniques en Extrême-Orient. Pour couronner le tout, notre caoutchouc est indispensable à l'effort de guerre.

— Il n'empêche, murmura Sybil. Tout cela ne me dit rien qui vaille.

Jock adressa un signe de tête au domestique assis sur une natte de jonc à côté de la porte, qui versa du brandy dans les verres vides.

— Inutile de te tourmenter, ma chère. Ni ce mauvais peintre en bâtiment mal fini ni ces poltrons de Japonais ne viendront nous chercher des noises. Ils savent de quel bois

les Britanniques sont faits. S'ils se risquaient dans nos régions, nous les renverrions d'où ils viennent à grands coups de pied dans le derrière.

Ayant soudain perdu tout appétit pour la polémique, Sybil exhala un profond soupir, roula des yeux et se tut. Sarah savait ce qui chagrinaient réellement sa mère, et cela avait fort peu à voir avec les abris anti-aériens et la guerre.

Âgée de quarante-deux ans, Sybil s'était d'abord cabrée en apprenant qu'elle attendait un bébé, et bien que, depuis, elle eût fait la paix avec elle-même, impatiente à présent de découvrir l'enfant qu'elle portait, elle supportait fort mal l'humidité et la chaleur ambiantes. Il s'agissait d'une mère aimante et douce, mais elle raffolait des mondanités – choyée par Jock, adorée de ses filles, adulée par ses amis pour son intelligence, sa beauté, ainsi que son aptitude à illuminer tous les lieux au sein desquels elle pénétrait. Accoutumée à se porter comme un charme et à courir les réceptions, Sybil souffrait terriblement de se sentir à ce point exténuée par sa grossesse, et sa réclusion forcée la rendait irritable.

Née dans l'opulence d'une influente famille d'exportateurs et de raffineurs de sucre australiens, elle s'était rendue en Malaisie à l'âge de vingt ans, en compagnie de ses parents, pour y passer des vacances. Ayant rencontré Jock lors d'une réception, elle l'avait épousé, contre l'avis de ses père et mère, le lendemain de ses vingt et un ans, en même temps qu'elle entrait en possession de l'héritage de sa défunte grand-mère. Jock n'était à l'époque que le directeur adjoint de la plantation – autrement dit, rien de commun avec l'ambitieux planteur de thé ou le riche armateur dont les parents de Sybil avaient rêvé pour leur enfant. Cette dernière aimait toujours son mari, leur union se révélait solide et passionnée, mais il lui arrivait, de loin en loin, d'avoir besoin d'échapper au carcan familial pour jouir des lumières et de l'animation de Singapour.

Au contraire de son époux, qui préférait l'ordre et la tranquillité de la plantation, Sybil adorait Singapour. Avant de tomber enceinte, il lui arrivait souvent de demander à leur chauffeur de la conduire, avec Jane, à la maison que le

couple possédait non loin de Raffles Place, afin qu'elle pût profiter de ses nombreux amis. Elle déjeunait dehors, assistait à des matchs de tennis ou de cricket, participait à des pique-niques avant de s'en aller danser toute la nuit. Hélas, depuis plusieurs mois déjà, Jock lui interdisait de voyager. Sybil se sentait comme un fauve en cage.

— Je vais aller boire mon café sur la véranda, murmura Sarah, tandis que les deux hommes traversaient le salon pour venir se planter devant l'immense planisphère que Jock avait couvert de punaises de différentes couleurs. Viens avec moi, il doit faire un peu moins chaud dehors.

Sybil lui ayant pris la main, elle s'extirpa tant bien que mal de son fauteuil, pendant que son époux continuait à pontifier.

— Quelle bonne idée, fit-elle doucement.

Bras dessus, bras dessous, mère et fille gagnèrent la véranda située à l'arrière de la demeure, où d'autres ventilateurs de plafond brassaient un air brûlant. Les domestiques malais, qui avaient allumé les lampes à pétrole accrochées aux poutres, se hâtèrent d'aller chercher deux tasses de café, ainsi que des coussins supplémentaires, avant que Sybil ne les chassât d'un geste. Confortablement installée, elle alluma une cigarette. Enfin, elle commençait à se détendre.

Son aînée resta debout contre la rambarde, incapable de s'apaiser – les considérations de son père sur la guerre avaient réveillé sa terreur de voir la péninsule subir l'assaut des soldats nippons. On lui avait montré les fortifications érigées le long du littoral, les affreux fils de fer barbelés, les canons Bofors, les emplacements de tir abrités et les abris anti-aériens destinés aux civils. On l'avait également informée de l'afflux quotidien, dans le port de Singapour, de navires de transport de troupes. Malgré les paroles rassurantes de Jock, elle partageait les doutes de sa mère.

Désireuse de repousser loin d'elle ces funestes pensées, elle contempla, par-delà les robustes filets tendus devant la véranda pour les protéger des mouches et des moustiques, les ténèbres silencieuses au cœur desquelles se dressaient les montagnes, où s'éployait la jungle. Les flammes orangées

des lampes à pétrole vacillaient sous la brise qui, dans son souffle, charriait les vestiges de la touffeur moite du jour – cette puissante odeur exhalée par la forêt alentour supplantait presque le parfum subtil des orchidées, du jasmin et des frangipaniers qui croissaient, nombreux, parmi les arbres. Des papillons de nuit se jetaient contre les moustiquaires, le bruit déplaisant des moustiques saturait l'air, des lucioles clignotaient dans un noir d'encre, au son infiniment répercuté par la nuit des cris profonds des macaques.

Il y eut encore le hurlement d'un dingo – chaque fois que Sarah l'entendait, un frisson lui parcourait l'échine –, le cri sursaut d'une petite bête brusquement saisie par la mort. Il y avait l'incessant cliquetis de plusieurs milliers d'insectes... Cet environnement, la jeune femme le connaissait depuis toujours. Il était impossible qu'une chose aussi épouvantable que la guerre s'en vînt le détruire, n'est-ce pas?...

Sybil semblait avoir deviné les pensées de sa fille :

— Ton père a raison, murmura-t-elle. J'essayais simplement de le provoquer, pour m'amuser un peu. Ce n'est pas gentil, je le sais, mais il y a des moments où...

Elle écrasa sa cigarette avec une brutalité excessive.

— Ici, tu verras, nous serons en sécurité. Nous ne risquons guère qu'une chose : mourir d'ennui.

— Si tu veux, nous pouvons jouer aux cartes, lui proposa Sarah à contrecœur. Ou terminer le puzzle que nous avons entamé la semaine dernière.

Sybil, guère plus enthousiaste que la jeune fille, grimaça, puis bâilla à s'en décrocher la mâchoire, avant d'ôter ses pieds du pouf sur lequel ils reposaient.

— Je vais aller chercher Jane, ensuite j'irai me coucher.

Sarah en éprouva de l'inquiétude :

— Il est encore très tôt. Est-ce que tu te sens patraque?

Sa mère quitta son fauteuil.

— Je vais parfaitement bien. Mais j'en ai fait suffisamment pour aujourd'hui.

Elle tapota la joue de son aînée, à laquelle elle sourit :

— Je vais en profiter pour arracher Philip aux griffes de ton père et te l'expédier. À l'heure qu'il est, les discours de

Jock doivent l'avoir assommé, et vous avez bien mérité, tous les deux, de vous offrir une ou deux minutes en tête à tête.

La jeune fille s'empourpra, baissa le nez.

— Ce serait merveilleux, mais tu connais papa. Il va insister pour qu'ils écoutent ensemble les informations.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi. Il n'est question que de drames et de menaces.

Alors qu'elle se détournait après avoir embrassé Sarah sur la joue, la vieille Amah émergea de la pénombre, vêtue d'un sarong qui soulignait sa silhouette menue – comme elle se déplaçait pieds nus, personne ne l'entendait jamais approcher.

— Venez, *Mem*, il faut vous reposer, fit-elle à mi-voix en saisissant sa patronne par le bras. J'ai des huiles très agréables, avec lesquelles je vais vous masser les jambes et le dos. Cette nuit, vous dormirez à poings fermés.

— Je tiens d'abord à souhaiter la bonne nuit à Jock et à notre invité. Et puis, je veux voir Jane.

Les deux femmes regagnèrent l'intérieur de la maison. La petite Malaise s'occupait déjà de Sybil avant la naissance de Sarah. Toute la famille la chérissait et se reposait sur elle. Personne ne connaissait son âge – ses rides et ses cheveux de neige contrastaient singulièrement avec la grâce toute juvénile de ses mouvements et l'élégance de ses mains lorsqu'elles voletaient devant elle pour souligner son propos. Elle avait beau se trouver à leur service depuis de nombreuses années, les Fuller ignoraient à peu près tout de sa vie – la rumeur prétendait que sa famille habitait Singapour.

Sarah prit une cigarette dans le coffret d'argent posé sur la table basse, puis l'alluma. Elle ne désirait pas rentrer déjà. Avec un peu de chance, Philip ne tarderait plus à la rejoindre. Hélas, tandis qu'elle se tenait là, enveloppée dans le velours humide de la nuit tropicale, elle perçut les parasites qui s'échappaient du poste de radio – les manœuvres de sa mère avaient échoué : il allait falloir, comme il l'exigeait invariablement, que tous les présents fissent cercle autour de Jock pour écouter les nouvelles. Cependant, peut-être ce soir ne

remarquerait-il pas l'absence de son aînée, puisque le jeune propriétaire de la plantation se trouvait avec lui...

— Sarah? tonna-t-il soudain. Sarah! Je sais que tu es sur la véranda. Les informations vont commencer d'une seconde à l'autre.

La jeune femme écrasa sa cigarette, qu'elle n'avait fumée qu'à demi, puis rentra.

— Il fait tellement plus doux dehors, fit-elle. Peut-être Philip et toi pourriez...

— Pas maintenant, ma chérie, la coupa son père, qui d'un geste de la main la réduisit au silence – les cloches de Big Ben retentissaient, annonçant le début de l'émission.

Sarah se laissa tomber dans un fauteuil en adressant un sourire à leur invité, rompu, semblait-il, par le cours magistral que venait de lui imposer le maître de maison. Pauvre Philip... Il avait brûlé de s'engager dans l'armée, mais ses responsabilités professionnelles le lui interdisaient, qui ne l'autorisaient qu'à rejoindre à temps partiel les volontaires de la défense civile en compagnie du père de la jeune fille. Il se tenait cependant très informé des événements en cours, grâce aux gens qu'il connaissait dans le milieu des affaires, à ses amis haut placés dans la hiérarchie militaire ou l'administration, de sorte qu'il en savait probablement beaucoup plus que Jock, dont les vues à court terme se révélaient dépassées.

Comme ce dernier se penchait en avant pour s'absorber tout entier dans l'écoute, les jeunes gens en profitèrent pour échanger de longs regards, n'accordant plus qu'une oreille distraite au discours du speaker.

Les nouvelles se révélèrent aussi sinistres que Sybil l'avait pronostiqué. En Angleterre, le rationnement se faisait de plus en plus sévère. Quant à l'ordre de mobilisation, on en avait étendu la portée, jusqu'à inclure les hommes et les femmes sans enfants à charge âgés de dix-huit à cinquante et un ans. Sur le front de l'est en revanche, les Russes, à Moscou, venaient de lancer une contre-offensive : pour l'heure, les Allemands perdaient du terrain.

Lorsque le speaker se tut, Philip se remit debout :

— Je me vois dans l'obligation de prendre congé, monsieur, déclara-t-il avec fermeté. Je dois retrouver Harris, demain à la première heure, dans nos entrepôts de Singapour, et j'ai un certain nombre de documents à consulter d'abord avant que nous puissions expédier notre chargement.

— J'espérais que nous aurions pu nous entretenir de la question japonaise, grommela son hôte, mais je suppose que cela peut attendre.

Sans doute avait-il surpris le bref coup d'œil entre sa fille et leur invité, car il sourit soudain d'une oreille à l'autre :

— Je vais plutôt aller me coucher. Sarah vous souhaitera la bonne nuit.

Philip lui serra la main, puis, lorsque Jock eut quitté la pièce d'un pas pesant, le jeune homme se tourna vers Sarah, aux doigts de laquelle il entrelaça les siens. Ainsi réunis, ils pénétrèrent dans la chaleur suffocante de la nuit, au son d'un orchestre de grillons.

Cédant à son étreinte, la jeune femme eut tôt fait de s'abandonner ensuite à son baiser, son corps contre le corps du garçon. Jamais elle n'avait éprouvé d'émotion plus vive, mais, bien qu'elle eût de plus en plus de mal à résister au désir d'explorer plus avant ces sensations nouvelles, elle savait qu'elle devait rester forte.

— Oh, Sarah..., souffla-t-il dans ses cheveux. Je mourais d'envie de t'embrasser depuis le début de la soirée.

Il s'écarta de sa partenaire, sans lui lâcher la main, plongeant son regard dans celui que la jeune femme levait vers lui.

— Je t'aime, ma chérie, et je suis incapable d'imaginer la vie sans toi.

Il hésita tout à coup, recula encore.

— Que se passe-t-il? s'enquit Sarah – de la gravité se lisait à présent sur les traits de Philip, qui fouilla de la main dans la poche intérieure de son smoking.

— J'espère que ce que je m'appête à faire ne va pas te surprendre par trop. Penses-tu... Après qu'il aura été mis un terme à toute cette folie, bien sûr... Penses-tu... que tu pourrais... Que tu pourrais envisager...?

Le cœur de la jeune femme battait la chamade.

— Qu’essaies-tu de me dire? lui demanda-t-elle avec douceur.

Il mit un genou en terre :

— Veux-tu m’épouser, Sarah? Veux-tu faire de moi le plus heureux des hommes sur cette terre en acceptant de devenir ma femme?

Elle baissa les yeux vers lui, le souffle court. Depuis combien de temps rêvait-elle de cet instant? Combien de fois avait-elle désiré ces mots qu’elle croyait ne jamais devoir entendre?... Ses larmes, à présent, l’aveuglaient presque.

— Oh, Philip... Oui... Bien sûr que je le veux.

Il bondit sur ses pieds, serra contre lui la jeune femme à l’étouffer, couvrit de baisers son visage. Puis il ouvrit l’écrin, ferrailla pendant quelques instants avec la bague en diamant nichée dans le velours.

— Elle appartenait à ma mère, murmura-t-il en la glissant au doigt de sa fiancée. Je te l’offre du plus profond de mon cœur.

— Je la chérirai jusqu’à mon dernier souffle.

Et la gemme d’étinceler à la lumière tremblante des lanternes.

— J’ai envie de l’annoncer au monde entier. J’ai envie de réveiller toute la maisonnée et de crier la nouvelle sur tous les toits!

— Moi aussi, ma chérie. Mais il faut d’abord que je demande officiellement ta main à ton père. D’après toi... risque-t-il de juger que j’ai brûlé les étapes?

Sarah secoua la tête en gloussant. Il l’embrassa de nouveau, et ce monde atrocement troublé lui parut s’évanouir entre les bras du garçon.